

Dominique Rougé

## Jean Reverzy, témoin du passage

Une science est à naître qui se préoccupera de l'approche des vivants, de leur contact, de leur retrait, des mouvements de leurs corps et de leurs membres, science qui serait celle de la solitude de l'homme et, par là, celle de l'homme même. C'est pourquoi elle n'a encore tenté personne.

Jean Reverzy

Jean Reverzy (1914–1959), médecin et romancier lyonnais reçut le prix Renaudot pour son premier roman publié en 1954 “Le passage”. De son vivant parurent encore en 1956 “Place des Angoisses” et “Le Corridor” en 1958. Éloigné de Paris et de ses modes littéraires Reverzy bien que lyonnais ne céda jamais aux facilités des Lyonnaises, littérature fondée sur quelques clichés (La colline qui prie et la colline qui travaille, la bourgeoisie pingre et sans le sou d’Ainay et les nouveaux riches dispendieux des Brotteaux). Il demeura provincial, continua l’exercice de la médecine dans un faubourg prolétarien de la capitale des Gaules. L’œuvre écrite de Reverzy est indissociable de sa pratique médicale, toutes deux témoignent du passage. Nous vivons pris entre deux néants, accompagnés de notre naissance jusqu’à notre mort par la médecine et ses serviteurs. Gérard Danou écrit à propos de Reverzy que: “L’écriture le désolidarise du camp des médecins pour celui des malades”.<sup>1</sup> Les premiers accompagnent les seconds vers le terme de la vie, les seconds précèdent les premiers, les initient, sont leurs éducateurs. Apprentissage du “métier de vivre” pour parler comme Pavese. Médecin et écrivain comme Céline, le lyonnais ne désertera pas. La misère humaine, le spectacle de la pauvreté et de la déchéance ne le pousseront pas au nihilisme, contrairement au premier, pendant la guerre il participera à la résistance, sera arrêté par la gestapo puis libéré participera au maquis FTP. Cependant il aurait pu être l’auteur de ce soliloque de Bardamu: “La vérité, c’est une agonie qui n’en finit pas, la vérité de ce monde c’est la mort”.<sup>2</sup> Claude Burgelin écrit: “Pour Céline comme pour Reverzy, l’exercice de la

<sup>1</sup> Gérard Danou, *Travail de la fatigue*, in: *Lire Reverzy*, Pul 1996, p. 53–60.

<sup>2</sup> Louis Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, NRF 1932.

médecine, la rencontre incessante avec la maladie et la mort représentent une aventure métaphysique autant qu'anti-métaphysique, radicale et exténuante".<sup>3</sup>

La fidèle compagne sur cette terre des narrateurs médecins du "passage" et de "Place des Angoisses" c'est une fatigue consubstantielle à l'être, pour Danou: "La fatigue reverzienne peint le monde aux couleurs du deuil".<sup>4</sup> Les héros reverziens marchent épuisés dans une ville prisonnière du brouillard, titubent, s'arrêtent exténués aux pieds des escaliers délabrés de "L'enfer prolétarien". "Place des Angoisses" commence ainsi: "Ridiculement seuls dans les déserts vacillants du petit matin sur les trottoirs où pourrissait un reste de neige à peine debout, j'avais senti la molle étreinte. Ce serrement des poignets, des épaules et des genoux. Ma fatigue s'était éveillée avec moi et elle m'accompagnait dans le faubourg où le peuple endormi exhalait sa rancoeur de l'aube exténuante". PA<sup>5</sup> (p. 171). Le narrateur partage avec le peuple son harassment, fraternité à distance. Après la mort subite de l'écrivain s'élabora un mythe du saint laïque, du médecin malade. S'il s'agit de cette fable laissons la parole à son fils Jean François:

Sa seule souffrance était une maladie de l'existence. Son pessimisme avait trouvé très tôt ses racines dans des moments de *spleen* dont témoignent plusieurs pages inaugurales du journal. La désillusion de bien des valeurs acquises, qu'il s'agisse de religion, de sciences, de philosophie, de politique ou plus simplement d'une quelconque inscription sociale, avait détruit en lui l'espoir de vivre et aggravé une fascination de l'anéantissement découverte dès son adolescence. Il passait de surcroît par des moments d'épuisement, plus que de dépression. Autant du fait d'un métier harassant, qu'au soir venu de l'angoisse de la page blanche Jean Reverzy n'a jamais écrit facilement et chacun de ses livres était le produit d'un long et douloureux labeur. Il définissait souvent ses états de souffrance par des métaphores somatiques, ce à quoi l'inclinait une certaine déformation médicale.<sup>6</sup>

Nous pourrions comparer l'oeuvre de Reverzy à un éternel Vendredi Saint où la seule consolation serait que dans "Le néant mérité" s'estompe la fatigue et que la pourriture du cadavre cède la place au silence de la mer. Ainsi Palabaud le double du narrateur venu "crever" dans la ville de sa jeunesse loin de l'azur :

qu'importait maintenant que sa dépouille se décomposât dans un cimetière de banlieue, loin des océans, que pas un humain ne se souciât de son souvenir? parce qu'il est mort, quelque chose manquera aux mers du sud. Là bas, en scrutant les soirs, on devinera une absence, un vide ou un passage et s'il existe une autre vie de châtiments et de félicités, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé la mer. (p. 168) P.

<sup>3</sup> Claude Burgelin, *Le malade, le médecin*, in: *Lire Reverzy*, Pul 1996, p. 103–115.

<sup>4</sup> G. Danou, *op. cit.*

<sup>5</sup> Les extraits cités du "passage" et de "Place des Angoisses" proviennent de Jean Reverzy, *Oeuvres*. Flammarion 1977. Pour le "passage" nous utilisons l'abréviation P, pour "Place des Angoisses" PA.

<sup>6</sup> Jean François Reverzy, Préface au *Mal du soir* de Jean Reverzy, Actes sud 1986, p. 18.

Sentiment océanique cher à Romain Rolland, réconciliation et consolation ultimes ainsi s'achève "Le passage" et l'aventure humaine de Palabaud. Le narrateur médecin reste sur le seuil dans l'attente, seul avec sa fatigue d'exister. À travers une relecture du "passage" et de "Place des Angoisses" nous voudrions dégager quelques grandes thématiques de l'oeuvre reverzienne, et ainsi passer des brumes cracoviennes aux brouillards lyonnais.

\*\*\*

Témoin du passage de l'homme ici bas. Le médecin reverzyen l'est tout comme la prostituée et le prêtre, étranges compagnons: "Sans doute éprouvons nous une solidarité obscure avec des êtres qui peinent comme nous dans les zones mystérieuses des douleurs, des jouissances et des craintes". (p. 22) P. Mais pour la plupart les membres du corps médical fuient dans la création d'un personnage incapable d'entendre la plainte du malade, de voir en lui un frère, ils l'objectivent en une collection de symptômes, en une entité étrange appelée le patient. Chacun est donc aliéné dans un rôle. Si l'on employait la terminologie heideggerienne on parlerait "d'oubli de l'être". Le médecin, en particulier le grand patron est identifié avec le savoir absolu. Le colloque singulier, la visite des salles, la présentation de cas ressemblent à une pièce de théâtre, Reverzy démasque ces faux semblants :

Après des années, ces témoins permanents du passage et de la fluidité de la vie devraient aboutir au plus rigoureux désespoir mais le vieil inconscient humain les avilit ou les protège de trop de lucidité et ces spectateurs de toutes les angoisses ne sont pour la plupart que de petits épargnants. (p. 12-19) P.

En fuyant l'Autre dans leur patient les médecins se fuient eux-mêmes. Les prêtres de même ne sont pas épargnés par Reverzy, il est possédé par une haine fascinée à leur égard : êtres pleutres, sales, malodorants mais pourtant frères. Ce qui caractérise ces "fonctionnaires de Dieu" c'est la peur : de la propreté, de la femme mais encore plus de la mort :

Plus que les autres hommes, le prêtre redoute et déteste la mort. Dans son esprit, c'est une obsession de tous les instants, comme l'eau claire laveuse des crasses humaines, comme la nudité des corps, comme la spontanéité de l'amour. La sécurité d'une vie ultérieure et éternelle ne peut diminuer chez lui un insurmontable effroi. (p. 139-140) P.

Les prêtres reverziens ressemblent à ceux d'un auteur de la même époque, Paul Gadenne, romancier catholique, adepte de Kierkegaard. Dans son livre "Les hauts quartiers",<sup>7</sup> les prêtres ne sont que des fantoches au service des classes privilégiées, des âmes mortes. Le narrateur médecin des deux romans que nous avons choisis, comme la prostituée arpente les rues de la ville. Si "Place des Angoisses" n'est

<sup>7</sup> Paul Gadenne, *Les hauts quartiers*, Le seuil 1973.

qu'une suite de courses épuisées, entrecoupées par des arrêts au lit du malade à son domicile ou à l'hôpital, dans "Le passage" c'est le double du narrateur Palabaud, cadavre ambulante, qui erre dans une ville grise et hostile. Il perdure dans ces deux romans un drame : la vanité du langage, la consultation se réduit à une suite de gestes, de grommellements, à l'angoisse du patient répond la lassitude du docteur, double anonymat, double monologue. La caricature de cette rencontre impossible est la visite aux morts chère à l'auteur : "Et parce que chaque mort mérite un bout de méditation, je me suis arrêté devant lui. À quoi ai-je pensé? À ce qu'un homme mort suggère à un homme épuisé, à rien". (p. 172) PA.

Paradoxalement le médecin trouve le réconfort, une suspension de sa fatigue dans ses haltes dans les foyers de la misère prolétarienne :

il est merveilleux que ces immeubles croulants et noirs puissent contenir tant de chaleur et de lumière, la clarté d'une lampe, le feu d'un fourneau rougeoyant s'y mêlent au rayonnement des êtres, et c'est là que l'on ressent la chaleur de la vie. (p. 137) PA.

Vanité du langage parlé, solidarité silencieuse, la consultation du médecin de quartier contraste avec celle du professeur lequel parle de ses patients comme s'il parlait d'objets à une cohorte d'assistants et d'étudiants serviles. Mais le professeur Joberton de Belleville, héros reverzien a avec le narrateur un point commun, sa marche continuelle. Une fois la consultation achevée le narrateur de "Place des Angoisses" retrouve sa solitude désespérée :

Une porte se ferma derrière moi, les ténèbres me giflèrent. Une main à la muraille pensant encore à la glace cassée où j'avais entrevu un visage qui n'était pas tout à fait le mien et que j'aurais voulu mieux connaître. Je me mis à chercher mon chemin mais je crus tomber dans une embuscade lorsque le poids de ma fatigue oubliée s'abattit de nouveau sur mes épaules. Vacillant je me traînai dehors. (p. 174) PA.

Dans "Le passage" le couple que forment le médecin et Palabaud correspond au couple monstrueux médecin – fatigue de "Place des Angoisses" "deux moribonds appuyés l'un sur l'autre". Le médecin et le malade sont incarcérés dans la vie, interminable agonie. Le malade est inculpé, soupçonné, placé sous le regard, le pouvoir d'autrui. Il ne sera acquitté que sur la table d'autopsie, le temps sera alors définitivement figé. Un portier d'hôtel louche dans "le passage" caricature le regard médical, méfiant, il signifie à Palabaud son exclusion de l'humanité.

Un malade, être impur devient souvent un suspect dont l'homme sain cherche et découvre les fautes. La défiance, le soupçon, puis l'hostilité germèrent et Mme Thérèse vite gagnée aux sentiments de son mari, toisa dorénavant d'un regard sévère Palabaud entrant et sortant de l'hôtel. (p. 124) P.

Le malade devra donc parcourir son chemin de croix, seul, isolé, abandonné du prêtre dépourvu de toute espérance : "À leur dernière heure, les grands croyants perdent leur foi, car la question religieuse est un passionnant débat à l'usage des vivants et non des moribonds." (p. 140). P.

“Mais Dieu se tait. Il n’a pas de raison d’être à côté de ceux qui n’ont plus rien à apprendre et à redouter : il n’était qu’une projection de l’angoisse des vivants.” (p. 140) P. Comme pour Camus Dieu est silencieux mais nous sommes bien loin ici de la Méditerranée, de l’été, de la joie du corps. Nous vivons dans le monde de la disgrâce. Le Dieu de Reverzy a abandonné les humains, s’est enfui. L’écrivain lyonnais aurait pu s’écrier comme Stendhal : “La seule excuse de Dieu c’est qu’il n’existe pas”. Le médecin reverzien, homme du passage est un accompagnateur et non un déserteur comme Bardamu, le malade un initiateur. Citons Burgelin : “alors que le malade se transforme plus ou moins soudainement en une sorte de catéchumène, le médecin joue le rôle d’officiant du rite qui va le mener au passage. Mais ce passeur est voué à toujours rester au seuil”.<sup>8</sup>

Son patient parti vers le néant et l’oubli le docteur reste seul abandonné avec sa fatigue annonciatrice de sa mort à venir. Le procès continue, l’inculpation n’est pas levée mais il faut se battre. Reverzy et le J. K. de Kafka sont frères : “Evidemment le procès reprend, mais il reste toujours la possibilité de provoquer un nouvel acquittement apparent. Il faut alors recommencer à ramasser toutes ses forces, on ne doit jamais se rendre”.<sup>9</sup>

\*\*\*

Les personnages épuisés de Reverzy marchent à travers une ville sans nom, ville de fleuves, de collines avec ses quartiers bourgeois et ses faubourgs populaires. Le professeur Joberton de Belleville surplombe de ses appartements La place des Angoisses, nous l’apercevons comme son jeune étudiant traversant des ponts avant que d’affronter les pentes d’une colline du haut de laquelle une basilique menace de s’effondrer sur la ville. Au délabrement physique des personnages répond celui de la cité. Cette ville est-ce Lyon ou son double littéraire? Michel Schmitt dit : “Ville mentale dont le sujet est prisonnier comme il peut l’être de sa tête et des ses fantômes”.<sup>10</sup> Hervé Micolet opère un découpage géographique et sociologique, évitant le folklore lyonnais habituel : “Reverzy n’oppose pas traditionnellement la colline qui prie et celle qui travaille”, mais le pouvoir héréditaire d’une caste dominante et complice. La bourgeoisie foncière, le clergé, les notables, les médecins des riches. À la misère d’un prolétariat de banlieue repoussé vers l’est, forme avilie de l’ancienne corporation des canuts bravant la ville basse des hauteurs de la Croix Rousse. Le bistouri et le goupillon règnent à Lyon sur des matelas d’or, par la grâce d’un vieux système d’alliance qui se donne aussi bonne conscience en pratiquant un peu la charité”.<sup>11</sup>

<sup>8</sup> C. Burgelin, *op. cit.*, p. 110.

<sup>9</sup> Franz Kafka, *Le procès*, Gallimard.

<sup>10</sup> Michel Schmitt, *La ville absente*, in: *Lire Reverzy*, Pul 1996, p. 57.

<sup>11</sup> Hervé Micolet, *Lyon, ville de l’humeur noire*, in: *Lire Reverzy*, Pul 1996, p. 63.

Cette ville grise cependant devient méditerranéenne avec la venue des beaux jours et c'est à travers sa description de "La place des Angoisses" que Reverzy nous expose ses métamorphoses mais cette place, chasse gardée des grands médecins est affublée d'adjectifs péjoratifs : "religieuse", "riche", "revêche", sottise, dans la bouche du narrateur qui avoue : "mais j'ai trop scruté la Place des Angoisses pour savoir la décrire". Si le narrateur devenu médecin s'est exilé loin de la place dans un faubourg prolétaire, il a vécu son enfance dans une famille déclassée, entouré de spécialistes. Le professeur Benedict Joberton de Belleville représentant typique de la Place des Angoisses apparaît dans les deux romans que nous étudions (là aussi nous ne nous attardons pas sur les personnes réelles qui se cachent derrière ce personnage ni sur le règlement de compte de Reverzy avec ses maîtres déchus).<sup>12</sup> Le professeur fascine le narrateur qui l'accompagne au long de son second roman. Le passage lui s'achève sur l'autopsie qu'il pratique sur la dépouille de Palabaud. La fascination du narrateur tourne d'ailleurs à l'obsession, à la complaisance morbide. Si le professeur marche sans cesse à la tête de sa cohorte (dont fait partie le narrateur), le médecin de quartier parcourt les rues du faubourg et gravit des escaliers interminables. Parfois même une certaine nostalgie semble poindre chez le médecin du peuple en évoquant son ancien maître :

Il dominait la Place des Angoisses et régnait en maître sur l'hôpital. La maladie affluait à lui malgré sa lassitude, il courait à sa rencontre et nous le suivions. Quand il disparut chacun découvrit sa solitude. (p. 198) PA.

Alors que dans le passage contrastent ces lignes :

Le professeur Joberton de Belleville était le plus grand médecin de la cité. Tyran libéral, au faite d'une médiocrité dès longtemps triomphante, il dominait un monde aux couleurs de poussière où l'intelligence sanglote comme une captive humiliée. (p. 137) P.

Nous allons suivre le professeur et sa cohorte à travers les couloirs de l'hôpital pour ensuite le retrouver dans son intérieur cosu et triste de la Place des Angoisses. Nous le verrons avec les yeux du narrateur. Chaque matin le maître après avoir gravi les pentes de la colline arrive à l'hôpital à bout de souffle, titubant et après avoir bu son café servi par une religieuse conduit une étrange procession par les couloirs, procession qui en croise d'autres tout aussi fantomatiques :

Nous étions cinquante dans la suite du professeur. De tous l'interne, jeune homme sain de trente ans respirant la chasteté et le scoutisme, était le plus considérable ; les chefs de clinique, coadjuteurs désœuvrés, lui cédaient le pas, venaient après les externes et les

<sup>12</sup> Les deux romans que nous étudions comportent des éléments autobiographiques, mais jamais Lyon n'est nommé en tant que tel de même s'il y a une transparence quant aux personnages et aux lieux. Ce qui est prépondérant chez Reverzy c'est la thématique existentielle, il s'accorderait avec le Kundera de l'art du roman : "Le roman est la grande forme de la prose où l'auteur à travers des ego expérimentaux (personnages) examine jusqu'au bout quelques grands thèmes de l'existence", in : Milan Kundera, *L'art du roman*, Gallimard 1986, p. 178.

stagiaires ; enfin, au plus bas degré de la hiérarchie, cinq ou six médecins sur le déclin, hommes grisonnants à odeur de début de siècle et de misère, vieilles filles à chignon ou à tresse, tous praticiens installés en ville, qui selon la formule que j'entendis souvent "suivaient le service". (p. 188) PA.

Claude Burgelin<sup>13</sup> voit dans le professeur une figure paternelle qui permettrait au narrateur, orphelin de naissance de sortir du cocon maternelle, mais ce patron apparaît surtout comme un être dégradé et si son escorte s'identifie à lui c'est dans sa fatigue cauchemardesque : "Et la fatigue du professeur Joberton de Belleville de seconde en seconde paraissait s'aggraver, fatigue contagieuse, frappant ceux qui le suivaient et dont je ressentis moi-même la première atteinte". (p. 184) PA. Les analystes parleraient d'identification hystérique, fatigue qui ne quittera plus le narrateur lui fera désirer le néant comme un repos mérité.<sup>14</sup> Mais ce cortège de morts vivants rencontre d'autres moribonds encore plus éloignés de la vraie vie. Devant eux le professeur soliloque comme lors des présentations à l'amphithéâtre :

Vous avez devant vous – commença-t-il – un malade ouvrier serrurier, buveur de vin, avouant cinq litres par jour, chiffre probablement très en dessous de la vérité qui nous a été amené dans le service, la semaine passée. Alors qu'il présentait une épitaxie cataclysmique traitée sans succès par un médecin de quartier. (p. 185) PA.

Et le professeur parle du malade comme s'il était absent s'appuyant à lui si bien qu'on ne sait lequel soutient l'autre. Les deux sont à la limite de l'effondrement. Cette métaphore des deux moribonds appuyés l'un sur l'autre est récurrente. Elle vient sans doute de la parabole évangélique des deux aveugles. Plus tard on verra le narrateur emboîter le pas du professeur traversant la Place des Angoisses, chacun au bord de l'écroulement.

Si le Cottard de Proust, autre observateur du monde médical est un clinicien de génie mais un imbécile, le professeur Joberton de Belleville malgré son inconsistance humaine et sa bigoterie en arrive à philosopher, dans le dernier chapitre du passage, l'autopsie de Palabaud terminée il énonce sentencieusement : "Ce malade a succombé à une maladie chronique. Cela mérite réflexion. Nous ne pensons pas assez que notre art, à travers l'organisme qu'il voudrait restaurer, s'acharne contre le plus désarmant de tous les ennemis, le Temps". (p. 167) P.

Philosophie stoïque, réflexion d'un médecin penseur digne d'un Claude Bernard. La vie considérée comme une maladie est une idée que Nietzsche reprochait à Socrate.<sup>15</sup> En tout cas ceux qui suivirent le cortège, qui s'arrêtèrent aux

<sup>13</sup> C. Burgelin, *op. cit.*, p. 184.

<sup>14</sup> Le concept d'identification hystérique est introduit par Freud dans "Psychologie des foules et analyse du moi" (1924). Essais de psychanalyse, Payot 1981. Il écrit : "L'identification par le symptôme devient aussi l'indice d'un lieu de coïncidence des deux moi, lieu qui doit être maintenant refoulé", p. 170. S'il s'agit du narrateur l'identification avec le professeur se fait à travers la fatigue et la marche (marche qui par ailleurs évoque la déambulation de la prostituée). Cette marche, cette fatigue seraient nommées par Lacan "Trait unaire" (séminaire sur l'identification. Non publié).

<sup>15</sup> Dans l'aphorisme 340 du "Gai savoir", "Socrate mourant" Nietzsche s'indigne contre les dernières paroles du Grec : "Oh! Criton, je dois un coq à Esculape", qu'il interprète ainsi : "Oh! Criton, la vie est une

lits des malades comme à une station de chemin de croix n'en sortent pas indemnes, vieillissent précocément :

J'allais à côté d'amis taciturnes comme moi habitués des cortèges : cela se devinait à leur démarche. Les maîtres se ressemblaient, les malades se ressemblaient, jeunesse déjà exténuée pour avoir trop longtemps marché derrière le professeur Joberton de Belleville. (p. 218) PA.

\*\*\*

Les repas chez les Joberton de Belleville auxquels est convié le jeune étudiant, d'origine modeste, fils de tué ressemblent à une cérémonie funèbre. Les convives sont surveillés par les portraits des ancêtres, un prie dieu n'est pas loin. Toute la pièce se perd dans une semi-pénombre, le narrateur de Place des Angoisses s'en souviendra longtemps : "En réalité le professeur et sa femme étaient bien morts et je devais être ce soir-là le seul survivant à les évoquer et à les appeler". (p. 197) PA. Comme plus tard à la sortie des demeures ouvrières le narrateur une fois dans la rue retrouve sa solitude, sa dérégulation : "Incarcéré dans le présent, hanté par la menace des murs chancelants et du sol inconsistant j'étais de retour au monde incohérent de la fatigue, des ombres me frôlaient, de mains vaines se tendaient vers moi." (p. 197) PA. Le repas ce soir-là ne fut qu'une série de monologues entrecroisés du professeur et de son épouse : bigoterie, échos du monde médical et cléricale. Le morceau de choix est le récit à deux voix de la mort du professeur Sulpice, malade révolté n'acceptant pas le verdict de son confrère, rejetant le savoir clinique, rébellion intolérable risquant de mettre à bas l'ordre établi, la complicité des grands patrons. Mais Sulpice finira dans la contrition, mourra entouré des soins de la médecine et de la religion. Au contraire le professeur Lauvergnat sut mourant nommer son mal, à la fois médecin et agonisant, couple fusionnel idéal:

Quand on l'eut ramené chez lui, Mme Lauvergnat prit doucement son mari dans ses bras. Il eut à peine le temps de lui dire qu'il se mourait d'une hémorragie méningée : encore une fois son diagnostic se montrait infaillible... Dix minutes plus tard il expirait. (p. 195) PA.

C'est au cours de ce souper que Mme Joberton de Belleville prononcera une phrase qui hantera la mémoire du narrateur : "La mort des médecins est plus triste que celle des autres hommes".

maladie". Nietzsche verra en Socrate un précurseur du christianisme: maladie de la conscience, nihilisme, ressentiment (voir "La généalogie de la morale"). Ce n'est pas un hasard si "Ecce homo" se termine par le célèbre: "Dionysos face au crucifié". Un chapitre du "Crépuscule des idoles" s'intitule "Le problème de Socrate". Dans les années 1970 Maurice Clavel publia un livre polémique anti-nietzschéen: "Nous l'avons tous tué ou ce Juif de Socrate". Reverzy bien que lecteur fervent des trois maîtres du soupçon (Marx, Nietzsche, Freud) demeura prisonnier de l'éducation religieuse de son enfance dans la mesure où il apparaît comme un chrétien du Vendredi Saint.

\*\*\*

Le narrateur ranime la mémoire du professeur Joberton de Belleville alors qu'il est installé dans les faubourgs ouvriers, solidaire de la misère prolétarienne, le professeur l'accompagne dans ses marches, gravit avec lui les escaliers épuisants menant aux taudis. En 1940 leurs routes ont divergé, la ville catholique et médicale, derrière son cardinal s'est confiée à Dieu et au Maréchal, le jeune médecin, éloigné de la Place des Angoisses a suivi d'autres chemins :

La guerre continuait : elle avait pris possession de la ville, de la Place des Angoisses jusqu'aux plus bas quartiers. Des médecins étaient dans la mêlée. On disait que chaque dimanche autour du mât où flottait le drapeau tricolore, sous la conduite du professeur Joberton de Belleville défilait un cortège de docteurs coiffés de bérets basques. Je n'assistais pas à ces manœuvres car j'avais entendu d'autres voix et je ne fut pas surpris lorsque un matin des jeunes gens vinrent me passer les menottes. Je ne leur objectai rien et crois qu'ils apprécièrent mon silence. Sur la placette une voiture nous attendait. L'auto traversa le faubourg et longea le fleuve. Au bout d'une rue, un instant apparut la Place des Angoisses dont je vis seulement les arbres malingres ombrageant un coin de désert poussiéreux, où un homme allait seul à grand pas, les bras ballants et régulièrement jetés, comme le semeur marchant au bord du sillon. (p. 241) PA.

Bien des années plus tard la mort du professeur permet au narrateur de commencer son deuil de cette figure honnie dans l'amour, aimée dans l'abhorration. Il l'imagine à la tête de son dernier cortège, suivi du cardinal, des évêques et autres hiérarques catholiques, les paroles vides jetées dans le vent "et les mots volent et s'éparpillent par dessus les têtes proclamant d'épuisantes certitudes que m'enseigne ce long drame du langage". (p. 246). Enfin seul le narrateur peut envisager son départ vers le néant. «Place des Angoisses» s'achève sur une jubilation morbide, la mort comme une délivrance mettra fin à ses marches épuisantes, la terre lui tendra ses bras :

Et je continue ma route accompagné par ma fatigue, annonciatrice d'une mort si peu redoutable malgré ses rigueurs qui un jour je me confondrai avec elle. Je ne lui survivrai pas, elle ne me survivra pas. Je mourrai en même temps que ma mort, saluée comme le but de ma longue étude, ce but qu'atteignit Joberton de Belleville. Et maintenant qu'ayant distancé son cortège, il s'est éloigné pour toujours. Je marche encore derrière lui, sans regret d'être fait d'une substance moins durable que le temps. (p. 247).

\*\*\*

Lire Reverzy c'est marcher dans ses pas, s'essouffler à le suivre, être toujours au bord de la syncope comme le narrateur suivant le professeur Joberton de Belleville. La phrase reverzienne est une phrase exténuée, la virgule devient une brève station

au lit d'un malade, le point une pause prolongée mais il faut repartir seul, dans l'obscurité et la solitude. Le lecteur à son tour est pris dans cette identification hystérique qui contaminait le cortège.

La marche de Jean Reverzy, sur cette terre a pris fin subitement le 9 juillet 1959, le lecteur est devenu lui aussi orphelin. Reverzy "parti vers un néant mérité", demeure sa question sur la maladie humaine. Reverzy meurt au commencement du règne gaullien, en pleine guerre de décolonisation. Son monde extérieur, le Lyon qu'il a connu va se transformer, son faubourg va devenir un quartier de banques, un centre commercial et une cité administrative vont dévorer cet espace, les pauvres vont partir encore plus loin de la Place Bellecour ou si nous préférons de la Place des Angoisses. Reverzy, fervent lecteur de Baudelaire pourrait répéter avec lui:

Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
Change plus vite, hélas ! que le coeur d'un mortel)  
Paris change ! mais rien dans ma mélancolie  
n'a bougé ! palais neufs, échafaudages, blocs,  
vieux faubourgs. Tout pour moi devient allégorie  
et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Les grands patrons haïs dans la fascination, bigots et réactionnaires ont cédé la place à des mandarins bavards et préoccupés de carrière politique. Plus aucun généraliste ne marche dans le brouillard de l'aube pour visiter un trépassé, même les brumes lyonnaises se sont estompées avec l'assèchement des Dombes.

Il faut prendre en compte que Reverzy est le fils d'une époque : révolté contre les prêtres qui l'avaient terrorisé à l'adolescence, lecteur de Nietzsche et de Freud bien avant que c'en fut la mode. Rêvant de l'océan, si loin de Lyon il passa de la révolte du jeune royaliste à celle de l'homme de gauche, solidaire du prolétariat il devint écrivain dans la douleur et le doute, écrivant avec peine après sa journée de consultation, confronté au drame du mutisme du langage et du tragique de l'existence mais il ne se réfugia ni dans l'idéologie existentialiste ni dans le structuralisme naissant. On ne peut dissocier son métier de médecin de celui d'écrivain. André Beetschen<sup>16</sup> nous rappelle que le premier titre du passage fut "Psychologie des agonisants". Reverzy pour parler comme Heidegger passa de "l'être pour la mort" à "l'être avec", accompagnateur de l'homme jusqu'au seuil... Ces mots peuvent sembler banals à une époque où se développent les techniques d'accompagnement aux mourants. La technique peut apparaître elle-même comme une défense, le mourant dénudant le médecin de son personnage, le livrant à la dérélition.

Contrairement à Céline, le médecin lyonnais n'a pas déserté. Si Rimbaud partit et ne revint en France que pour mourir comme Palabaud, Reverzy lui rentra d'Océanie à Lyon et y demeura. Son drame se confond avec celui de la classe ouvrière, prétendue aujourd'hui disparue. Le médecin du peuple trouvait chez les pauvres une chaleur humaine, une solidarité. Reverzy, chrétien du Vendredi Saint,

<sup>16</sup> André Beetschen, *L'animation*, in : *Lire Reverzy*, Pul 1996, p. 131-142.

n'abdique pas, orphelin de toute croyance par son témoignage sur "Le passage", il donne un sens à sa vie.

## Jean Reverzy

### Streszczenie

Artykuł ukazuje postać Jeana Reverzy (1914–1959); lekarza i pisarza lyońskiego, dla którego te dwa rodzaje działalności były nierozdzielne. W swych dwóch pierwszych powieściach, Reverzy przedstawia lekarza, który, pomimo wyczerpania, nie opuszcza swego chorego aż do jego śmierci. Lekarz–świadek i towarzysz niedoli, porzucający zamożne środowisko lekarzy, by zamieszkać w nędznej dzielnicy, zafascynowany jest równocześnie osobą swego pogardzanego mistrza, profesora Joberton de Belleville.

